Fort heureusement pour donna Vittoria, son cheval la conduisit sagement jusqu'au château sur les pas de Mahmoud, car elle aurait été incapable de le diriger. La rage, le désespoir, l'humiliation avaient amené chez elle un complet effondrement, et elle suivait lord Shesbury avec la mine d'une bête domptée.

Un peu avant d'atteindre la grille, les promeneurs croisèrent un poney-chaïse où se trouvaient Orietta et Rose. L'élégante petite voiture et ses deux charmants poneys étaient un présent de Walter à sa soeur. Orietta conduisait ce matin. Elle répondit par une brève inclination de tête au salut de son mari, tandis que Rose souriait à celui-ci en lui adressant de la main un geste affectueux.

— Elle a une drôle de tête, donna Vittoria! fit observer la fillette. Quelle mine! Défaite, absolument!... Et c'est à peine si elle a salué!

Les lèvres frémissantes de la jeune femme se serrèrent nerveusement. Après la lutte soutenue depuis quatre jours, contre son orgueil révolté, contre son cœur torturé, la rencontre de Walter et de la comtesse Farmente soulevait de nouveau en elle une tempête de colère et de souffrance.

Lady Rose l'observait du coin de l'oeil. Elle pensait: "Qu'y a-t-il donc entre Walter et elle? Je vois bien qu'elle souffre, ma pauvre chère Orietta. Et c'est par sa faute, à lui... Cette Vittoria que je déteste, n'est-elle pas pour quelque chose là-dedans?"

Au retour de la promenade, Orietta alla changer de toilette pour le lunch, puis jeta un coup d'oeil sur le courrier déposé dans le salon des Nymphes, où elle se tenait le plus habituellement. Elle commença d'ouvrir quelques-unes des lettres, assez nombreuses ce matin; mais sa première femme de chambre vint l'interrompre pour lui présenter des échantillons envoyés par une grande maison de couture parisienne. Après cela, elle gagna les salons pour le lunch, où ne parut pas la comtesse Farmente. Lady Pamela s'y montra fardée plus que de coutume, pour dissimuler les ravages produits par une violente émotion—par la peur, la terrible peur qui l'avait envahie, depuis que donna Vittoria, hagarde et à demi folle, était entrée chez elle en disant:

— Il me chasse! Il sait que nous avons dit quelque mal de sa femme. Prenez garde à vous, car il sera sans pitié! C'est un démon, quand il se venge!

Tremblante, n'osant lever les yeux sur son beau-fils, elle répondit à ceux qui l'interrogeaient sur la comtesse Farmente que celle-ci venait d'être appelée subitement près de son père malade.

Lord Shesbury dit avec indifférence:

— Ah! en effet.

Et il se tourna vers un de ses hôtes pour lui adresser une question au sujet d'un événement diplomatique récemment survenu.

Quant à Orietta, elle éprouva une sensation de soulagement, à l'annonce de ce départ. Donna Vittoria avait été pour elle une cause de si profondes souffrances, depuis quelques semaines, que sa seule vue excitait en son âme la plus douloureuse irritation.

Mais, hélas! il n'en restait pas moins le même, ce redoutable, cet énigmatique Shesbury. Pendant ces quatre derniers jours, il venait de se

montrer pour elle particulièrement glacial, indifférent, avec une physionomie dure et fermée, plus que jamais. Et cependant, il fallait... il fallait qu'elle allât à lui!

Demain... oui, demain matin, après une longue et fervente prière pour demander à Dieu le courage, avec la force de dompter les révoltes de son âme...

Cette après-midi-là, Orietta fit avec une partie de ses hôtes une promenade en mail jusqu'aux ruines d'un château-fort, à quelques milles de Falsdone-Hall. Lord Shesbury conduisait une des voitures et, près de lui, avait pris place lady Grâce, vêtue de rose, fraîche, radieuse, plus brillante que jamais. Orietta, avec un déchirement de cœur, revit en pensée le jour de cette promenade à Aberly, où elle était assise à son côté, dans le rapide phaéton... et cette terrasse d'hôtel où ils avaient pris le thé. Quelle ardeur contenue, quelle éblouissante caresse dans les yeux qui s'attachaient si souvent sur elle! Et comme il s'était montré discrètement attentif, en lui donnant l'impression délicate, enivrante, qu'elle existait seule pour lui!

Hélas! hélas!... C'était aujourd'hui lady Grâce qu'il regardait sans doute ainsi... et hier, c'était donna Vittoria. Non, non, mieux valait écarter toutes ces réminiscences d'un bonheur passé, qui jamais plus ne reviendrait. Jamais plus, quelle que fût la réponse de Walter à la démarche qu'elle ferait près de lui.

Les promeneurs rentrèrent assez tard, et Orietta se fit habiller aussitôt pour le dîner, avec l'intention de finir ensuite le dépouillement de son courrier. Elle alla s'asseoir devant son bureau, prit une des lettres, au hasard. L'enveloppe ne portait pas de timbre, et elle n'était pas décachetée—preuve qu'elle n'avait pas passé par les mains de Walter. Orietta l'ouvrit, et déplia un feuillet et lut:

"My lady,

"Votre coupable intrigue avec Mr Barford est maintenant connue de tous, Lord Shesbury ne l'ignore pas non plus et s'apprête à vous chasser de sa demeure. Si vous voulez éviter cette humiliation terrible, partez... partez avant. Je vous donne ce conseil par pitié pour votre jeunesse et votre inexpérience, car les vengeances de lord Shesbury sont terribles.

"Une femme qui a souffert ce que vous souffrez."

La feuille s'échappa des mains d'Orietta. Le visage, d'abord envahi par une rougeur brûlante, devint très pâle. Pendant un moment, la jeune femme, déjà éprouvée par tant d'émotions, crut défaillir sous ce nouveau coup.

Mais elle se redressa, dans un sursaut d'énergie. Qui avait écrit cela?... cet horrible mensonge, qui n'était pas signé! Quel lâche se cachait sous l'anonymat?

Oui, un mensonge, d'un bout à l'autre. Car elle était bien certaine que lord Shesbury...

Cependant cette attitude plus froide encore, depuis quelques jours... ce regard qui semblait éviter de se porter sur elle...

"Oh! mon Dieu, mon Dieu, ce n'était donc pas assez? Je n'étais donc pas assez punie?" gémit-elle